

# Lana Del Rey

J'ai toujours été une fille étrange



Yvon Rendu

Récit pour les amis - Interdit à la vente, même sous le manteau





Comme pour d'autres artistes, on peut se contenter d'aimer Lana Del Rey en se laissant émouvoir par la voix, la mélodie, par l'atmosphère, par ce que l'on saisit au vol...

*Video Games*, puis *Summertime sadness* m'ont d'abord touché, presque envoûté. Je n'oublierai pas l'émouvante version de *Video Games* interprétée un soir d'été par une amie s'accompagnant au ukulélé. Intrigué, j'ai vite compris que décrypter une chanson de Lana Del Rey et, au-delà, pénétrer son univers créatif, n'a rien d'évident. Je me suis donc plongé dans tout ce qui m'est tombé sous les yeux : un livre, des entretiens, des articles... et j'ai tenté d'y mettre un peu d'ordre.

Rares sont les artistes qui, dès leur premier album, ont suscité une telle profusion de commentaires.

## « Je suis née pour être l'autre femme »

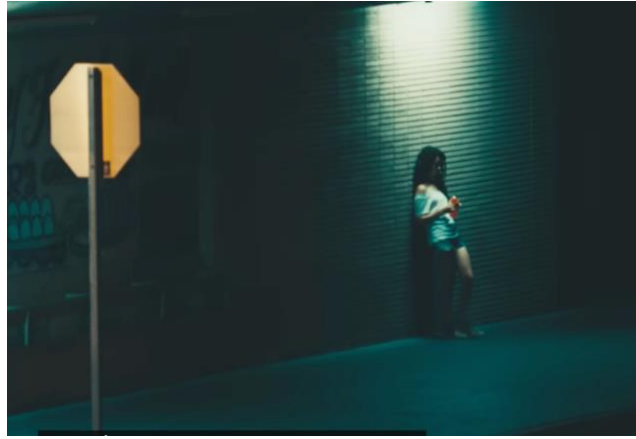
Née de parents aisés qui l'ont toujours soutenue (et non pas d'une famille pauvre comme elle l'affirmait à ses débuts), Lana Del Rey était alcoolique dès l'âge de 14 ans. Ses parents l'ont envoyée dans une pension stricte afin de l'aider à surmonter ses difficultés. « À l'école, j'étais ostracisée... j'ai eu pas mal d'ennuis, je buvais beaucoup ; ce fut une période difficile de ma vie... j'avais très peu d'amies ». Comme si elle avait quelque chose de Wednesday Addams, « condamnée à rester au bord du dancefloor, l'air morose, dans une gestion savante de la mélancolie et de l'ennui » (J.-D. Beauvallet, *Les Inrockuptibles*).

Comme une ado un peu perdue, Lana Del Rey a ensuite connu la drogue et sans doute d'autres dérives, ce qui éclaire la présence récurrente dans ses textes de situations extrêmes comme le suggèrent le texte et le clip de *Ride* (cf. photo page 2 où on la voit seule la nuit sur un trottoir dans une lumière blafarde). A cela s'ajoute qu'elle se dit « hantée par le

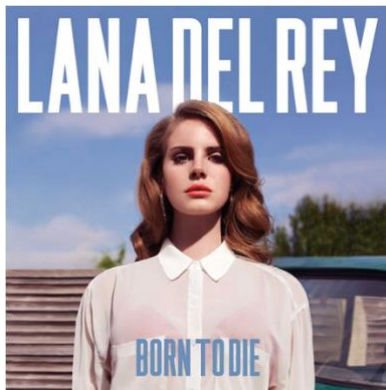


*plaisir physique* » ce qui explique en partie ses réappropriations du personnage de *Lolita* (roman de Nabokov) ainsi que des mises en scène de jeunes filles en quête d'attention : certaines pour rien, d'autres pour se vendre.

Lana Del Rey a étudié la philosophie à l'université pendant quatre ans ; elle n'y a pas trouvé de réponses à ses questions existentielles, tout en s'engageant comme bénévole dans des programmes de sensibilisation auprès des alcooliques et des toxicomanes. À la sortie de *Born to Die*, premier album sous son nom



paru en 2011, elle est âgée de 25 ans et confie : « *J'ai vécu plusieurs vies. Vous ne me voyez peut-être pas comme je suis réellement* ». Avec un retour sur son passé, l'émouvant monologue introductif du clip de *Ride* est une confession indispensable pour comprendre sa psychologie, ses dérives et sa mélancolie : « *J'ai toujours été une fille étrange, ma mère me disait que j'avais une âme de caméléon, pas de boussole indiquant le nord, sans personnalité fixe... Quand les gens que je connaissais ont découvert la façon dont je vivais, ils m'ont demandé pourquoi... ils n'ont aucune idée de ce que c'est que de chercher refuge chez d'autres personnes* ». Elle explique ensuite qu'elle savait qu'elle deviendrait différente : « *J'ai appartenu à une personne qui appartenait à tout le monde... je suis née pour être l'autre femme* ».



*« Je suis très spécifique,  
c'est la clé  
de l'universalité »*

Sur son compte Twitter figurait cette citation du poète américain Walt Whitman : « *Est-ce que je me contredis ? Très bien, alors je me contredis ; je suis grand. Je contiens des multitudes* ». Il faut donc se garder d'interpréter les chansons au premier degré,

comme si elles n'offraient qu'une seule lecture. Le plus souvent, plusieurs scénarios s'emboîtent, à l'image de son allure glamour (Lana renvoyant à Lana Turner), mais d'un glamour froid, parfois morbide, d'autres fois drôles, voire kitsch.

Des apparences variées qui dissimulent une personnalité tout à la fois agile et tourmentée. Et une mélancolie quasi chronique expliquant le tempo lent de la plupart de ses chansons.

À J.-D. Beauvallet qui l'interroge sur les ressorts de sa popularité, elle répond : « *Parce que je suis très spécifique, c'est la clé*



de l'universalité. Je me fiche de jouer un rôle faux, de me conformer à ce que l'on attend d'une chanteuse pop ». Puis, affirmant que nombre de ses fans sont très jeunes, elle ajoute : « Ils me considèrent comme une sage, enfin parfois... Leur vision de moi est tellement différente de celle véhiculée par les infos, ils semblent mieux me comprendre, ils ne me jugent pas. Ça fait du bien d'être épargnée par le cynisme ». Lana Del Rey a été souvent attaquée de toutes parts : « Tout ce que je fais ou dis, on me le renvoie dans la gueule » (à J.D. beauvallet). Elle est prise pour cible par les bien-pensants, les conservateurs, par certaines féministes, par ceux qui voient en elle « une sorcière » ... Mais elle a aussi été défendue par d'autres féministes, qui la considèrent comme « un symbole d'autonomie et d'indépendance, un signe de la force du féminisme américain ».

Sur son bras droit sont tatoués les noms de Whitman et de Nabokov, en hommage à deux de ses écrivains de prédilection. Elle porte aussi d'autres tatouages : Nina, pour Nina Simone (victime du racisme et de l'ostracisme du show-business), Amy, pour Amy Winehouse (autodidacte comme LDR, engloutie par la drogue et l'alcool), Billie pour Billie Holiday (prostitution, drogue), ou encore Whitney pour Whitney Houston (à la vie privée dégradante et tragique). On aurait pu penser qu'elle se tatouerait aussi Marilyn, tant le personnage et l'histoire de Marilyn Monroe reviennent par citations ou allusions.



Enfin, sa vie sentimentale se révèle mouvementée : depuis 2010 environ, c'est-à-dire après l'âge de 25 ans, elle a connu une remarquable collection de compagnons, soit sept en quinze ans : trois musiciens ou chanteurs, un rappeur, un photographe italien, un policier et le dernier en date : un guide de chasse en Louisiane, avec lequel elle s'est mariée en 2024.



## Agent double dans Video Games

L'interprétation de cette chanson paraît, à première écoute, moins complexe que celle d'autres morceaux. Elle dit le désenchantement né d'une relation qui s'achève, l'amoureux refusant de s'investir autrement que dans les sorties entre amis et les divertissements : « On saute dans ta voiture

de course » ... « Tu ouvres une bière et tu me dis : viens par-là jouer aux jeux vidéo » ; « On s'embrasse dans la nuit noire, tu joues au billard et aux fléchettes, aux jeux vidéo » ou encore : « On regarde tous nos amis tomber, en entrant et sortant de chez le vieux Paul, voilà comment je m'amuse : en jouant à des jeux vidéo ».

Elle relance sans cesse son petit ami et lui dit combien elle l'aime : « *Pour moi tu es le meilleur* » ; « *Le paradis sur terre existe quand tu es avec moi* ». Elle évoque aussi quelques instants heureux : « *On se balance dans le jardin, on saute dans ta voiture de course, tu siffles mon nom* » ... Elle fait tout pour capter l'attention de son amoureux : « *J'ai mis sa robe d'été préférée, il me regarde me déshabiller* » ; « *Tout ce que je fais, c'est pour toi* » ; « *Dis-moi ce que tu veux faire, on m'a dit que tu aimes les filles libérées, est-ce que c'est vrai ? C'est encore mieux que ce que je pensais* ».



Bilan : un constat d'échec que Lana Del Rey, dans une interview, nuance en l'attribuant à la routine qui s'était installée dans leur relation, tout en précisant que la chanson est aussi « *un hommage* » à cet homme. Elle n'exprime aucune rancune, ne dénigre pas ; elle dit simplement, avec tristesse, qu'il n'y avait plus rien à attendre. La mélodie épouse cette tristesse avec une emphase mesurée et une certaine douceur. Dans ses entretiens, elle s'inclut d'ailleurs dans l'échec : leur mode de vie (jeux vidéo, sorties en boîte, alcool...) l'amusait au début, mais ne lui suffisait plus ensuite.

Mais, comme rien n'est simple avec Lana Del Rey, elle a aussi déclaré, tel un aveu d'agent double : « *Le couplet parle de la façon dont les choses se passaient avec une personne et le refrain de la façon dont je souhaitais qu'elles se passent avec une autre personne à laquelle j'ai pensé pendant longtemps* ». C'est donc à cette autre personne que s'adressent ces mots et cette situation fantasmée : « *Le paradis sur terre existe quand tu es avec moi* » ; « *Tout ce que je fais, c'est pour toi* » ; « *Dis-moi ce que tu veux faire, on m'a dit que tu aimes les filles libérées, est-ce que c'est vrai ? C'est encore mieux que ce que je pensais* ». Et, de fait, dans ce refrain, les intonations deviennent nettement plus sensuelles et suggestives, notamment dans ces deux vers : « *I heard that you like the bad girls, honey is that true* », puis : « *Only worth living if somebody is loving you, baby now you do* ».



Video Games est ainsi emblématique des chansons de Lana Del Rey : deux évocations se juxtaposent, l'une de faits réels, l'autre de fantasmes, à l'insu de l'auditeur qui croit n'entendre qu'un seul récit.



### « *Je crois au pays qu'a été l'Amérique* »

Une grande partie de l'œuvre de Lana Del Rey est traversée par le désenchantement et l'impasse nés de ce qu'est devenue l'Amérique après les années 1950. « *Je crois au pays qu'a été l'Amérique* » affirme-t-elle dans le monologue qui ouvre le clip de Ride.

Le constat que le rêve américain est mort, ou qu'il ne se résume plus qu'à l'argent et à l'apparence, revient régulièrement, comme s'il n'y avait plus rien à attendre de la société ; ainsi « *l'opulence est la fin* » dans *Body Electric*. En bonne Américaine, elle enfonce le clou en convoquant la religion et les armes dans *Cruel world* : « *Got your Bible, got your gun* ». Libération estime que dans *Norman Fucking Rockwell !*, son sixième album, elle suggère que « *les incendies qui ravagent la Californie et Los Angeles (...) sont symboliques du sombrage des États-Unis en général* ».

Un peu comme Springsteen à l'époque de *Born in the USA*, elle semble dire que son pays n'est plus digne de l'*Americana dream* et de ses valeurs. Elle idéalise peut-être une Amérique qu'elle n'a pas connue ; en tout cas, elle en désire une autre que celle d'aujourd'hui. C'est ce qu'on entend dans *Cola* : « *je m'endors dans le drapeau américain* », et ce que prolonge la mise en scène de l'assassinat de Kennedy dans la chanson et le clip de *National Anthem* (voir plus loin). Après l'élection de Trump, elle a cependant décidé de ne plus utiliser le drapeau américain dans ses visuels.



*Video Games* illustre ce constat : les jeux vidéo sont le symbole du repli sur soi, de la superficialité et d'une absence d'espoir. Cette absence affleure aussi, par un jeu de double sens, dans une autre chanson d'amour, *Tomorrow never came*, lorsqu'elle cite Dylan : « *Lay lady lay* » (Allongez-vous madame, allongez-vous) avant de poursuivre : « *je t'ai attendu là où tu m'as dit d'attendre, en ville sur un banc du parc, sous la pluie torrentielle, car je t'ai adoré... tu disais venir ici le lendemain mais lendemain n'est jamais venu, lendemain n'est jamais venu* ». Comme dans le titre de la chanson, elle ne dit pas : tu n'es jamais venu, mais : « *lendemain n'est jamais venu* ».



Le thème revient encore dans *The greatest*. Dans ce pays qui se croit « le plus grand », elle convoque les *Beach Boys*, emblèmes d'une Amérique révolue : « *Danser avec toi me manque plus que tout, le bar où venaient les Beach Boys me manque, le dernier arrêt de Dennis avant Kokomo* » (Dennis Wilson était l'un des chanteurs des *Beach Boys* et, dans l'une de leurs chansons, *Kokomo* est le nom d'une île caribéenne fictive où s'enfuit un couple d'amoureux).

Cette double déception, amoureuse et vis-à-vis de l'Amérique, fait écho aux films de David Lynch qu'elle cite de manière à peine voilée dans plusieurs chansons, et explicitement dans l'une d'elles : *Blue velvet*. « *Je me sens chez moi dans les films de David Lynch* ».

La lenteur du rythme de la plupart de ses chansons rappelle d'ailleurs les musiques d'Angelo Badalamenti, compositeur de Blue Velvet, Twin Peaks, Mulholland Drive, Sailor & Lula...

David Lynch lui-même reconnaît cette parenté d'atmosphère et de vision de l'Amérique. Au début des années 2020, pendant le Covid, il publiait chaque jour sur YouTube une courte vidéo, une sorte de bulletin météo, où, parfois, il livrait aussi son état d'esprit. Dans celle du 2 décembre 2021 (à voir sur YouTube), après avoir dit qu'un brouillard épais recouvrait Los Angeles et donné la température extérieure, il ajoute : « *Aujourd'hui, j'ai pensé à Lana Del Rey et à sa chanson Video Games sortie en 2011* ». En citant cette date anniversaire, il signale à sa manière l'importance qu'il accorde à ce morceau et, plus largement, à l'œuvre de Lana Del Rey.

Pour Philosophie magazine, chaque chanson est « *une prière mélancolique, un fragment de film perdu entre deux époques... Lana Del Rey a l'obsession mélancolique pour un passé proche mais révolu, celui de l'American dream, de Hollywood, des années 1950, dont le fantôme hante une Amérique un peu fanée (...). Elle convoque les fifties et les sixties, les icônes oubliées, les paysages mentaux d'une Amérique rêvée (...). Images, mélodies, atmosphères, cette panoplie équilibre subtilement le trash désinvolte, le tragique désabusé et le romantisme flamboyant* ».



Pour Numéro (Éditions de la Variation) : « *Sa voix flotte comme une cigarette au bord des lèvres. Sa diction frôle l'art de l'effacement* ». Et pour J-D. Beauvallet : « *Elle a imposé une retenue illimitée, une douceur où reste possible la tempête (...). C'est pour cette raison, pour cette réserve prodigieuse de grandeur utilisée avec une humble parcimonie, qu'elle vénère autant Jeff Buckley* ».



## Le sexe, la mort, la peur d'être oubliée

Lana Del Rey dit avoir été angoissée, dès son plus jeune âge, par la mort : « *La mort a beaucoup occupé mes esprits à un moment de ma vie, quand j'étais très jeune. J'ai eu une sorte de crise philosophique. Quand j'ai réalisé que nous allons tous mourir, que nous étions nés pour mourir, ma mère et mon père et tous ceux que je connaissais, et moi aussi, ça m'a tellement effrayée que je crois que cela a influencé ma vision des choses, comme si un voile s'était additionné à mon existence... J'ai été malheureuse pendant un certain temps. Et tout s'est mélangé, amour et mort, pour influencer mon écriture...* ».

Le titre de son premier album, *Born to Die*, est explicite ; mais la mort revient dans bien d'autres chansons, de manière parfois glaciale, voire crue, le sexe et la mort étant souvent associés : « *J'ai beau avoir passé la plus grande partie de ma vie dans ma tête, je suis hantée par le plaisir physique (...) J'aime juxtaposer ce sentiment d'extase avec cette idée fixe que tout se finit par la mort, je ne connais pas de meilleure combinaison que l'animal et le cérébral* » (à J.-D. Beauvallet).

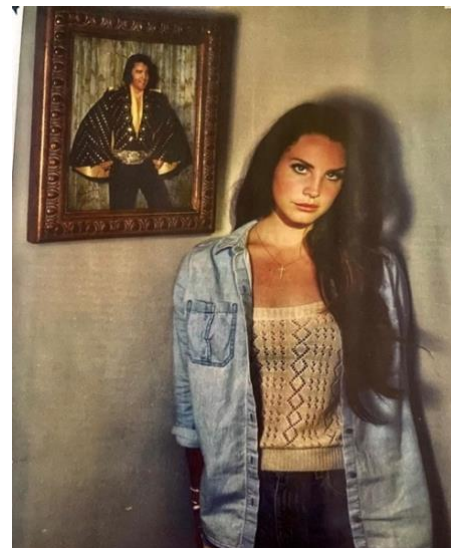
Dans *Dark paradise*, elle dit : « *Ton âme me hante et me dit que tout va bien, j'aimerais être morte, morte comme toi... chaque fois que je ferme les yeux, c'est un paradis noir* ». Et dans *Did you know that's a tunnel under Ocean boulevard* : « *Baise-moi jusqu'à la mort, jusqu'à ce que je m'aime moi-même* ». Et encore, dans *Born to Die* : « *Take me to the finish line* » (emmène-moi jusqu'à la fin), une manière d'en finir par l'outrance et la dérive, où l'on peut entendre un écho à « *Babe, take a walk to the wild side* » de Lou Reed. L'affinité entre elle et Lou Reed était d'ailleurs bien réelle. Ils avaient décidé d'enregistrer une chanson ensemble pour l'album *Ultraviolence*. Elle a pris un avion de nuit pour le rejoindre à New York : « *J'ai atterri à 7 heures du matin, il est mort deux minutes après* ». Rencontre manquée qui a inspiré à Lana Del Rey le titre *Brooklyn Baby*.



À cela s'ajoute la peur d'être oubliée, elle et ses chansons. « *Saviez-vous qu'il y a un tunnel sous Ocean boulevard ?* » est à la fois le titre de son album paru en 2023 et celui de l'un des morceaux. A Los Angeles, dans ce tunnel piétonnier oublié depuis longtemps, figurent des mosaïques Art Déco que personne ne peut voir puisque le tunnel n'est plus accessible au public. Viendra-t-il un jour où plus personne ne saura qui fut Lana Del Rey, ni ce que disaient ses chansons ? Selon elle, cette peur d'être oubliée est également nourrie par la chanson de Harry Nilsson, *Don't forget me*.



L'enracinement de Lana Del Rey dans le passé, à travers les citations littéraires et musicales, et les références à l'histoire des États-Unis, peut aussi se lire comme une forme de mort sociale, y compris sur le plan musical : la vraie création serait morte, ou du moins reléguée hors-champ (par contraste avec la créativité des années 1960 et 1970), tout n'étant plus que recyclage plus ou moins déguisé du passé. Et, au-delà, c'est la mort de l'espoir d'une société meilleure, désormais dominée par la mise en scène de la richesse. De là cette conclusion, que l'on peut aussi rapporter à sa propre trajectoire : « *Elvis est mon père, Marilyn est ma mère, Jésus est mon meilleur ami* », comme s'il ne restait plus qu'à s'en remettre aux forces de l'esprit.



## Summertime sadness

« *Tu me manqueras pour toujours comme le soleil manque aux étoiles dans les cieux du matin* »



Cette chanson est sans doute, avec Ride, l'une des plus émouvantes de son répertoire, avec des accents de quasi-détresse (« *Kiss hard me before you go* ») portés par la musique ample et solennelle d'un refrain poignant où l'on croit entendre sonner le glas. Dans sa conception, Summertime sadness est typique de son écriture : un empilement de situations, de personnages, d'évocations.

Au vu du titre, on pourrait croire à une simple chronique de la fin d'un amour d'été entre deux jeunes femmes (on prête à Lana Del Rey une liaison avec le mannequin Jaime King). Une chronique vue par celle qui est quittée : elle demande à celle qui s'en va : « *Embrasse-moi tendrement avant que tu partes* », et lui rend hommage : « *Je tenais à ce que tu saches que tu es la meilleure* ».



À cette marque d'estime s'ajoute la permanence du désir amoureux : « *je brûle de désir, je le ressens partout* ». Il ne s'agit donc pas de la fin d'une simple amourette : le sentiment, l'estime et le désir demeurent. C'est de la tristesse et de la mélancolie pures et profondes, concentrées dans ce vers : « *Tu me manqueras pour toujours comme le soleil manque aux étoiles dans les cieux du matin* ».

Le clip de *Summertime sadness* apporte un autre éclairage : il emprunte en partie des éléments au film *Thelma et Louise*, road trip de deux amies qui s'achève dans un vol plané au-dessus d'un ravin, sans que l'on sache si elles en réchappent. Les images du clip montrent Lana et une autre jeune femme assises côte à côte dans une voiture. On ne voit pas d'accident, mais on le devine par une vue plongeante sur un ravin puis un nuage de poussière. Une belle image sépia, délicate, rapproche leurs deux visages dans un regard triste, tendre, amoureux ; d'autres plans évoquent leur jeunesse commune.

De manière récurrente, on voit tantôt son amie, tantôt Lana Del Rey, sur un pont ou au bord d'un précipice, chacune sautant dans le vide... Puis l'on retrouve LDR marchant sur une route, seule survivante de leur histoire amicale et intime.



Un autre passage de la chanson comporte une évocation qui renverrait à Lana Del Rey elle-même : la conscience du risque qu'une embardée en voiture conduise à la mort : « *Filant le long de la côte à 160, il est à mes côtés mon merveilleux bad boy, je sais que si je devais partir, je mourrais heureuse ce soir* ». À J.-D. Beauvallet, elle confie : « *À 18 ans, je conduisais comme une dingue, je partais en virée sans dormir des jours et des nuits, j'étais plus libre, je me souciais peu des conséquences* ». On peut donc penser que les deux amies avaient des comportements à risque qu'elles partageaient (alcool, drogue, vitesse...), qu'elles savaient que la mort était une issue possible et que, finalement, seule l'amie de Lana Del Rey y a laissé la vie. C'est pourquoi certains exégètes estiment que *Summertime sadness* est aussi une chanson sur le suicide ou sur les comportements suicidaires (cf. Laszlo, Lana del Rey, *Hollywood sadcore*).



Un chroniqueur américain avance que certains vers de *Summertime sadness* proviendraient « *d'un texte écrit par Lana Del Rey pour les obsèques de sa meilleure amie, morte dans un accident de voiture à l'époque où elles étaient à l'université* ». La demande symbolique « *Embrasse-moi tendrement avant que tu partes* » et l'hommage : « *Je tenais à ce que tu saches que tu es la meilleure* », ressemblent en effet, avec des accents déchirants, à des phrases d'adieu prononcées devant un cercueil, lors d'un ultime au revoir. Aux obsèques de son amie, elle aurait renoncé à lire ce texte avant d'en

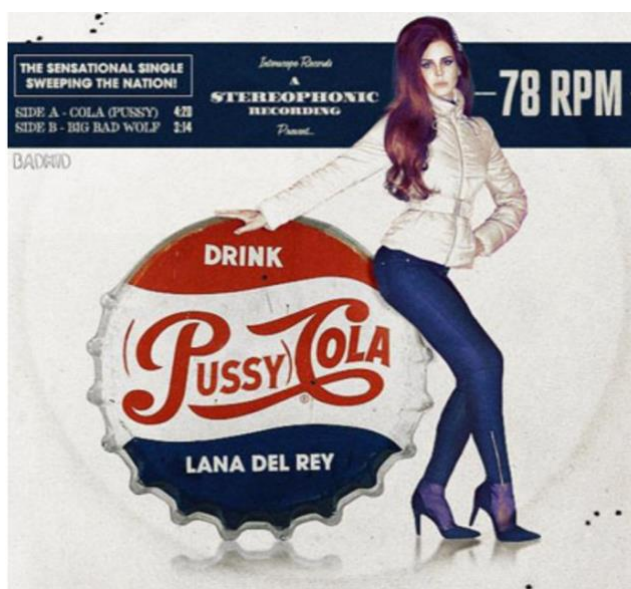
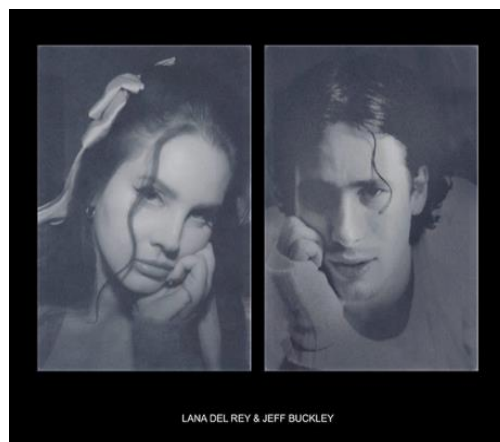
faire, plus tard, la base de cette chanson.

Patti Smith a vu dans *Summertime sadness* un texte sur le deuil. Elle a connu son lot de drames : en quelques années, de nombreuses disparitions, son mari, notamment,

emporté par la maladie ; son frère, par la drogue ; des musiciens de son groupe, et quantité d'amis. Elle a souvent montré qu'elle tentait de surmonter ces deuils en perpétuant activement le lien avec les êtres disparus, comme s'ils vivaient encore à travers sa propre vie et par le souvenir qu'elle entretient de la leur.

Cela explique que, dès 2014, Patti Smith ait repris *Summertime sadness* sur scène, comme si la chanter en public relevait d'une cérémonie où elle adresse un nouvel au revoir à ses proches disparus. Dans l'un de ces concerts, à Nîmes en 2024, elle l'interprète dans une attitude très recueillie, presque au bord des larmes par moments, avant d'embarquer le public dans une communion qui tient de la berceuse, consolante, réconfortante (cf. le clip sur YouTube). Les paroles « *plus rien ne m'effraie désormais* » et « *si je devais partir, je mourrais heureuse ce soir* » peuvent alors se comprendre comme une forme d'apaisement trouvé longtemps après le deuil, ou comme un fardeau rendu moins lourd par le partage avec ceux qui reprennent en chœur : « *Kiss me hard before you go, summertime sadness...* ».

Comme avec David Lynch, on peut percevoir, au-delà de cette seule chanson, une parenté entre Patti Smith et Lana Del Rey. De même que Patti Smith va se recueillir sur la tombe de Rimbaud, de Jim Morrison et d'autres artistes qu'elle vénère, Lana Del Rey est allée se baigner dans la rivière où s'est noyé Jeff Buckley, l'une des figures qu'elle admirait le plus. Elle a ainsi déclaré que les dernières chansons de Jeff Buckley seraient « *une excellente musique pour le jour où je quitterai la terre.* »



## Marilyn, Lolita & Pussy Cola

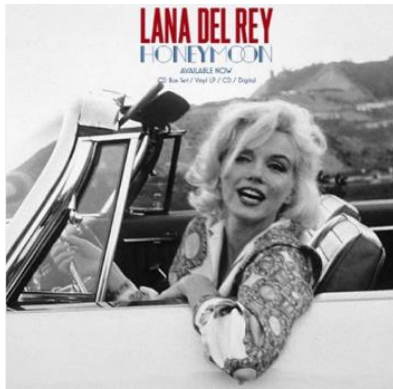
« *Je ne peux m'empêcher de penser que mon corps entache mon âme* »

Le roman *Lolita* de Nabokov fait partie des thèmes et références qui dominent l'œuvre de Lana Del Rey : l'attrance pour les hommes âgés ; les rapports toxiques entre

hommes et femmes ; la séduction ; la soumission parfois désirée ; le lien entre amour et argent ; le regard que les hommes portent sur les femmes et les pressions machistes du show-business (Hollywood, Marilyn, Harvey Weinstein, les maisons de disques). S'y ajoutent les dérives liées à l'alcool et à la drogue. Plusieurs de ces thèmes se nouent

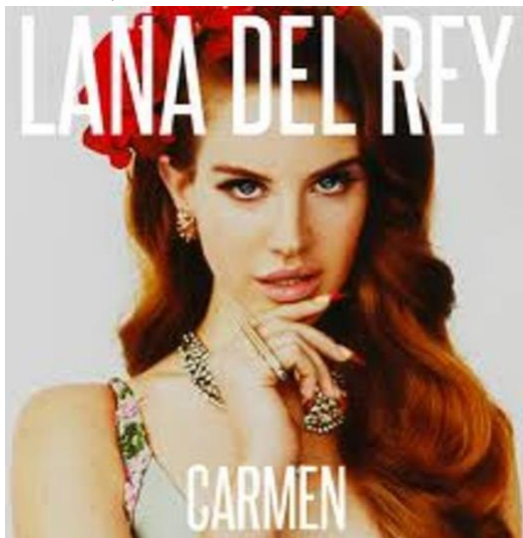
parfois au sein d'une même chanson, nourris de ce qu'elle a vécu avant le succès, de ce qu'elle a observé autour d'elle et de ce qu'elle puise dans la littérature et le cinéma.

Lolita de Nabokov est l'un des principaux piliers de son œuvre : un roman ouvertement critique d'une société dominée par les hommes au détriment des femmes (analyse largement partagée, encore récemment, par Neige Sinno dans *Triste tigre* : « *le roman est provocateur car il oblige à rentrer dans le cerveau du narrateur* », et par Vanessa Springora dans *Le consentement* : « *Lolita est tout sauf l'apologie de la pédophilie ; c'est au contraire la condamnation la plus forte, la plus efficace qu'on ait lue sur le sujet* »).



Lana Del Rey fait plusieurs fois référence à Lolita de Nabokov, notamment dans quatre chansons : *Lolita*, *Off to the races*, *A&W* et *Carmen*. *Lolita* s'ouvre sur une citation du roman : « *Lumière de ma vie, feu de mes reins* ». Dans cette chanson, et dans d'autres, elle réinterprète le livre en se glissant dans la peau de Humbert Humbert et, surtout, dans celle de Lolita, qu'elle caricature parfois en jeune séductrice provocante, jouant le jeu du prédateur. *Off to the races*

évoque la scène de la piscine où Dolores enlève son bikini sous les yeux de Humbert Humbert. La chanteuse endosse à la fois le rôle du regard prédateur et celui de Lolita, avec des accents volontairement provocants dans ces sortes de hoquets lascifs lorsqu'elle prononce « ta petite écarlate, starlette » dans ces vers : « *Dans la piscine, une poupée qui brille, j'enlève mon bikini avec mes ongles rouges vernis, je suis ta petite écarlate, starlette... embrasse ma bouche ouverte, prête pour toi...* ».



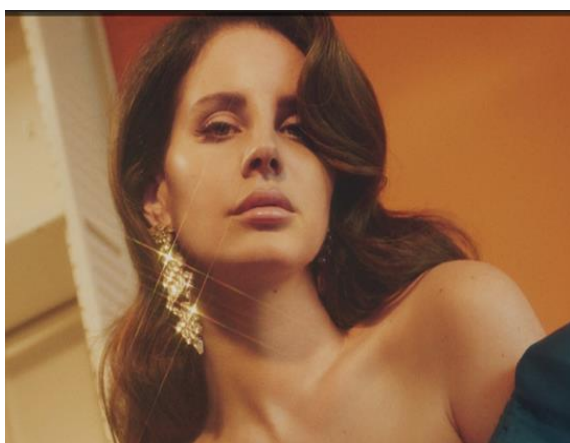
*Carmen* est le surnom que Humbert Humbert donne parfois à Lolita. Dans la chanson, c'est aussi l'histoire d'une jeune fille offerte aux invités lors de soirées de débauche dans un lieu de luxe, le Château Marmont, à Los Angeles, que Lana Del Rey a fréquenté. Et celle d'une autre fille, ou la même, toujours assez jeune, qui se prostitue en recrutant ses clients sur une plage fréquentée par des célébrités et des riches. Une prostitution qui rapporte beaucoup d'argent et permet de s'acheter une apparence : « *les diamants sont mes meilleurs amis* » dans *Body Electric*.

Parfois, les situations évoquées renvoient à d'autres scènes, nullement glamour : des filles qui, comme dans *Art Deco*, s'exhibent sur une piste de danse dans l'espoir d'être remarquées ; ou d'autres, franchement paumées (sans doute LDR elle-même), comme

dans A&W : « *Je l'appelle, il est venu dans ma chambre, on a baisé sur le sol de l'hôtel, il ne s'agit plus d'avoir quelqu'un qui m'aime, c'est l'expérience d'être une pute américaine... Je me demande ce qui a mal tourné, je suis une princesse, je suis divisée, demandez-moi pourquoi je suis comme ça, je ne sais pas, peut-être que je suis juste un peu comme ça* ». Et de faire référence à Like a rolling stone de Dylan avec ce passage : « *il se fout que j'aie une vie plate et détruite, il dit que c'est probablement pour ça qu'il m'aime bien, qu'il m'admire, la façon dont je roule comme une pierre qui roule* ».



Les femmes fragiles exposées aux dérives de la toute-puissance de l'argent sont aussi évoquées frontalement dans Cola : « *Ma chatte a le goût du Pepsi Cola... je m'endors dans le drapeau américain, je porte mes diamants dans les quartiers pauvres* ». Dans cette chanson, en partie inspirée de Mulholland drive de David Lynch, elle glisse une référence directe à Marilyn qui chante dans Les hommes préfèrent les blondes :

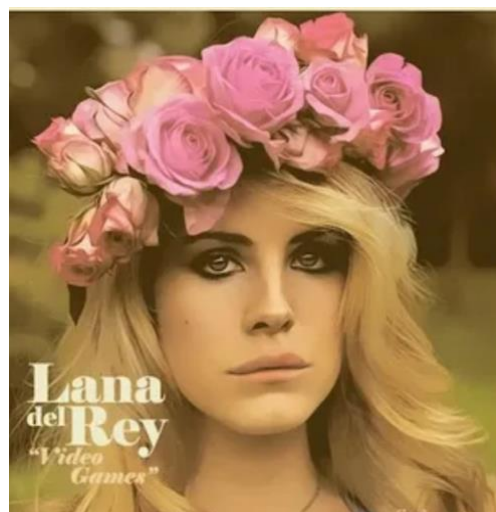


« *Diamonds are the girl's best friends* ». On peut aussi y voir une allusion à

Harvey Weinstein, le manitou d'Hollywood, lorsqu'elle évoque « *Harvey dans le ciel avec des diamants* », cette gloire qu'on fait miroiter aux starlettes en échange de soumission, personnages typiques des chansons de LDR. Le ciel et les diamants renvoient aussi à l'une des plus célèbres chansons des Beatles, Lucy in the sky with diamonds, elle-même associée aux

illusions suscitées par les drogues comme le LSD (Lucy, Sky, Diamonds).

Le thème de la soumission, parfois teintée de violence, apparaît encore dans son album de 2023 Did you know that's a tunnel under Ocean boulevard avec cette supplique crue et désespérée : « *Baise-moi jusqu'à la mort, jusqu'à ce que je m'aime moi-même...* ». Suivie de cet aveu : « *je ne peux m'empêcher de penser que mon corps entache mon âme* ». On est loin des « forces de l'esprit » invoquées dans l'interview accordée à J.-D. Beauvallet à la sortie de ce disque. Mais ce



n'est pas antinomique : cela reflète plutôt les différentes facettes de la personnalité de la chanteuse et sa propension à s'exposer sans détour plutôt qu'à se dissimuler.

Pour un chroniqueur américain, Lana Del Rey et les personnages qu'elle met en scène sont « *tout ce que les hommes hétérosexuels idolâtrèrent dans la tradition sensuelle de la*

*reine du sexe du Pacifique américain : une douce et triste amante californienne, dorée par le soleil, enveloppée dans un drapeau américain qui a le goût de cigarettes et de rêves brisés* ». Laszlo va plus loin : « *Elle semble à la fois incarner certains clichés hétérosexuels et toujours être sur le point de les faire exploser, par une certaine forme d'excès. Trop de maquillage, trop de glamour, trop de mélancolie, et des pulsions suicidaires qui crépitent* ».



## National Anthem

### L'argent et le symbole Kennedy

Encore un bel exemple d'empilement de rôles et de significations,

cette fois autour de l'argent et de l'assassinat de J. F. Kennedy. Comme toujours, il serait imprudent de s'en tenir à une seule interprétation. L'argent semble en être le thème principal, dès les premiers vers : « *Money is the anthem of success* » (l'argent est l'hymne du succès) puis : « *L'argent est la raison de notre existence, tout le monde le sait* ». Un thème qui fait écho à *Free money*, sur le premier album de Patti Smith et peut-être aussi à *Money* de Pink Floyd. Elle poursuit avec tout ce qui touche à la vie des stars : achats de diamants, fêtes dans des résidences de luxe, débauche, page 6 du *New York Times* consacrée aux célébrités, etc. Et dans *Money power glory* elle chante : « *Je veux de l'argent, du pouvoir et la gloire... hallelujah, je veux te prendre pour tout ce que tu as* ».

Le clip de *National Anthem* commence cependant par la chanson *Happy birthday to you Mister President* chantée par Lana Del Rey sur scène et que Marilyn Monroe avait chanté à Kennedy en présence de Jackie... Le clip est structuré autour d'images d'archives de la vie familiale des Kennedy, de la vie familiale fantasmée de LDR avec son compagnon de l'époque, le rappeur noir *Asap Rocky* et, dans la voiture présidentielle, les instants précédant l'assassinat de Kennedy. LDR joue le rôle de Jackie et *Asap Rocky* celui de Kennedy. Elle met ainsi en scène le triangle amoureux JFK / Jackie Kennedy / Marilyn en jouant à la fois le rôle de Marilyn et celui de Jackie Kennedy tout en fantasmant sur leur vie... sans en ignorer les mensonges et les côtés sombres.



Plusieurs interprétations sont possibles, sans s'exclure.

En cumulant les rôles de Jackie Kennedy et de Marilyn, LDR donne à voir deux facettes opposées de sa personnalité et de ses aspirations.

Un chef d'État incarné par un rappeur connu peut suggérer que les stars mondiales du divertissement sont devenues, dans l'imaginaire populaire, les égales des plus grands dirigeants.

Kennedy a été assassiné, entre autres raisons, parce qu'il défendait l'égalité entre Noirs et Blancs ; d'où le choix d'un personnage noir pour l'interpréter.

Un Noir assassiné à la place de Kennedy serait le symbole de la fin des espoirs placés en Kennedy puis en Obama.

Au-delà, avec la suprématie définitive de l'argent, ce serait la fin de l'espoir de voir advenir une société meilleure.

Dans ce désenchantement face à l'évolution des États-Unis, Lana Del Rey rejoint David Lynch mais aussi Lou Reed qui, en 1982, un peu moins de quarante ans avant l'élection de Trump, a écrit une chanson, *The day John Kennedy died*, où il dit : « *J'ai rêvé ne pas être vulgaire et bas, ni un criminel corrompu, et surtout j'ai rêvé que j'oubliais le jour de la mort de Kennedy* ».

## Stove



### L'autre femme qu'elle voulait être ?

Prévu en mars puis en octobre 2025, avant d'être à nouveau annoncé pour janvier 2026, son nouvel album, *Stove*, n'est toujours pas sorti en mars 2026. Le motif de ces reports reste inconnu. LDR laisse entendre que tout doit correspondre exactement à ce qu'elle veut, donc ça prend du

temps. On peut aussi penser à une stratégie de la maison de disques, distillant deux singles en onze mois comme des teasers entretenant la tension des fans qui attendent un nouvel album depuis 2023.

On sait encore peu de choses de ce disque. Deux chansons seulement ont été publiées : en mars 2025 et en février 2026. Apparemment, LDR se recentre sur sa vie familiale autour de son mari : c'est l'un des sens possibles de *Stove*, qui signifie « poêle » (à bois ou à charbon, on ne sait pas), autrement dit le symbole du foyer, de l'intimité familiale. Et le chasseur de cerf en question (deer hunter) est son mari qui organise des chasses en Louisiane.

Le premier single, *Henri come on*, raconte une sorte de fâcherie familiale : « *Je serai toujours gentille avec ta mère, ce n'est pas de sa faute si tu pars (...) ramène ton cul à la maison, ne te donne pas la peine d'expliquer...* », etc.

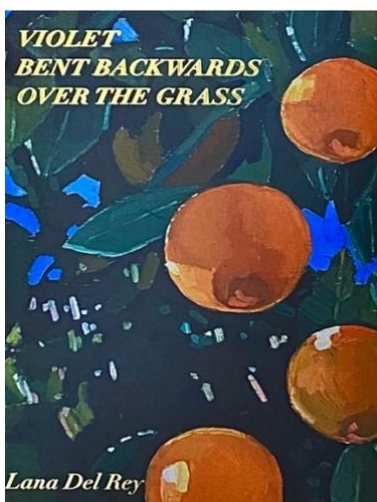
Le second titre mis en pâture aux fans est *White Feather Hawk Tail Deer Hunter* (chasseur de cerfs à la queue de faucon à plume blanche). Rédigé par un exégète anonyme sur [Paroles2chansons.net](http://Paroles2chansons.net), le commentaire semble judicieux : « L'intérêt majeur du texte réside



dans le contraste entre une volonté de normalité retrouvée (« *cooking for my husband* ») et les résidus d'une vie tumultueuse. Elle évoque explicitement ses « problèmes » passés et mentionne une « déposition » liée à la cocaïne, rappelant que son aura de « bad girl » n'est jamais loin, même sous les traits d'une épouse dévouée. La métaphore de la plume blanche (*white feather*) et de la queue de faucon (*hawk tail*) suggère une dimension spirituelle, voire chamanique, accordée à cet homme qui semble l'avoir stabilisée. Avec un ton faussement naïf (« *Whoopsie-daisy* »), elle joue de l'image de la femme au foyer maladroite, transformant son quotidien en une performance artistique où l'amour sauvage l'emporte sur les faux-semblants d'Instagram. C'est une ode à la rédemption par la simplicité, teintée d'une autodérision mordante sur sa propre incapacité à s'adapter totalement aux codes conventionnels de la vie conjugale ».

Lana Del Rey serait-elle enfin devenue l'autre femme qu'elle voulait être quand elle disait : « *J'ai appartenu à une personne qui appartenait à tout le monde... je suis née pour être l'autre femme* » ?

## Poésie, citations, collages...



Lana Del Rey

Les références continues au passé, à la musique, au cinéma et à la littérature constituent l'armature de l'univers de Lana Del Rey, sa manière de s'inscrire dans l'histoire et de se l'approprier pour offrir à son tour un récit traversé par sa sensibilité. Mais cette construction est si sophistiquée, voire alambiquée, qu'on peut passer à côté de bien des subtilités, d'autant que, comme David Lynch, elle aime cultiver l'étrange, le bizarre. Plus qu'une parolière, Lana Del Rey est, à l'instar de Patti Smith, Lou Reed, Bob Dylan, Jim Morrison et d'autres, une poétesse, comme en témoigne ce vers de *Summertime sadness* : « *Tu me manqueras toujours comme le soleil manque aux étoiles dans les cieux du matin* ». Elle a commencé très tôt, dans sa jeunesse, à écrire de la poésie et de la prose et a reçu un prix pour son recueil de poèmes publié en 2020.

Ses chansons intègrent parfois des réécritures de poèmes, comme Patti Smith l'a fait avec Rimbaud (*Pissing in a river*), Leonard Cohen avec García Lorca (*Take this walk*),

Lou Reed avec Sacher-Masoch (*Venus in furs*), Kate Bush avec James Joyce (*The sensual world*), etc. LDR va même jusqu'à réciter un poème entier de T. S. Eliot entre deux chansons.

Elle peut reprendre des phrases entières de paroliers et de romanciers. Les plus connues sont les premiers mots de *Lolita* de Nabokov : « *Lumière de ma vie, feu de mes reins* », mais aussi « *Try to have fun in the meantime, come and take a walk on the wild side* » de Lou Reed, « *Ground control to Major Tom* » de Bowie, « *Lay lady lay* » et « *like a rolling stone* » de Dylan, « *in the sky with diamonds* » des Beatles, « *Diamonds are the girl's best friends* » chanté par Marilyn, « *Summer's almost gone* » des Doors...

Dans une même chanson, voire dans une même strophe, on ne sait pas toujours qui parle, d'autant que LDR se met elle-même en scène sous différents rôles, parfois opposés (Marilyn et Jackie Kennedy dans *National Anthem*, *Lolita* et Humbert Humbert dans *A&W*). Les récits et les évocations se superposent, comme dans *Video Games*, où alternent des situations réelles et un fantasme, alors qu'on croit n'entendre qu'une seule histoire.

Elle est aussi spécialiste des collages, parfois un peu kitsch comme dans *Body Electric* où elle résume : « *Elvis est mon père, Marilyn est ma mère, Jésus est mon meilleur ami* ». Le tout figure sur un album intitulé *Lust for Life*, soit le même titre que celui d'Iggy Pop en 1977 ; elle en reprend même le style de la pochette avec ce sourire, probablement plus sarcastique que réjoui.



Au-delà du sens qu'elle leur donne, ces collages, citations et références ressemblent parfois à un clin d'œil, voire à une fanfaronnade du genre : « regardez ce que je vais vous faire », glissée au beau milieu d'une chanson désenchantée. Dans *Tomorrow never came*, par exemple, elle aligne Bob Dylan, Scott Fitzgerald et Henry Miller dans un seul vers : « *Lay lady lay, lay on the side of a paradise, in the Tropic of Cancer* ».

À cela s'ajoute qu'il faut souvent voir le clip pour mieux comprendre la chanson, des clips « qui sont moins des illustrations de la musique que des extensions poétiques » (Numéro). Ils ont souvent l'allure sépia et la maladresse des vidéos amateurs et familiales des années 1960.

Ses références littéraires, cinématographiques et musicales sont innombrables, outre celles déjà citées dans le texte : Anthony Burgess, Allan Ginsberg, Kerouac, Sylvia Path, plusieurs poètes anglais et américains, notamment Walt Whitman et T.S. Elliot ainsi que Picasso, Wim Wenders, Dennis Hopper, James Dean, Angelina Jolie, Georgia O'Keef, Lennon et Yoko Ono et bien d'autres...



Page suivante : Principales sources de cette synthèse

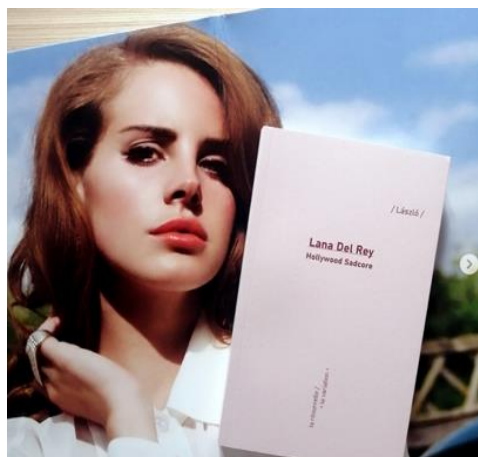
## Principales sources

*Lana Del Rey. Hollywood sadcore*, Laszlo, Éditions La Ritournelle, coll. « La variation », 243 pages.

Confidences exclusives à J.-D. Beauvallet, in *Les Inrockuptibles*, n° 19, avril 2023.

*Interviews*, J.-D. Beauvallet, éditions Braquages, pages 145 à 155.

« Lana Del Rey : aux sources du plus grand mystère de la musique américaine », in *Society*, 26 février-11 mars 2026.



Rédigé en mars 2026

Exemplaire interdit à la vente, même sous le manteau